

LA GENÈSE ET LA CRÉATION DE « PARSIFAL »

—

Qui peut regarder en face, durant sa vie,
ce monde de meurtre organisé et légalisé par
le mensonge, la tromperie et l'hypocrisie, sans
être obligé, parfois, de se détourner de lui,
avec un effroyable dégoût ? C'est à une pareille
fuite loin de ce monde qu'est due la concep-
tion et l'exécution de mon *Parsifal*.

RICHARD WAGNER.

Dans une lettre du mois d'octobre 1854, R. Wagner annonce à Liszt qu'il a « en tête un *Tristan et Isolde* » et l'année suivante il trace la première esquisse de ce drame d'amour. C'est alors qu'il songe à y faire apparaître, au troisième acte, la figure du *Parsifal*, de Wolfram d'Eschenbach, le poète de Souabe, qui chantait à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, vers l'an 1210 (1).

Auprès de la couche où agonise Tristan, le héros de la passion, Parzival, le héros du renoncement, serait venu en pèlerin, comme divin consolateur. Or, comment justifier cette apparition dans ce drame d'amour ? Wagner y renonça. Mais, dans son cerveau créateur, le héros ne s'était profilé qu'avec la ligne musicale qui le précisait. Le « thème » de Parzival, répondant à l'éternelle question humaine du pourquoi de la vie, était déjà conçu par Wagner. « C'est de cette mélodie — affirme Wolzogen — qu'est sorti le *Parsifal* (2). »

Vers cette même époque, également, Wagner songeait à un drame bouddhique : *les Vainqueurs*, dont l'ébauche, retrouvée dans ses papiers, porte la date du 16 mai 1856. Il était alors sous l'influence de la lecture de Burnouf (*Introduction à*

(1) Wagner avait déjà touché à la légende du Graal, dans son *Lohengrin* ; et dans une étude sur les Guelfes et les Gibelins (*Die Wibelungen*) écrite en 1848, il rapproche ce mythe du Graal de celui des Nibelungen. Il y a, également, des relations lointaines et un certain parallélisme voulu entre Kundry et Bruneilde, Parsifal et Siegfried, etc.

(2) *Bayreuther Blätter*, 1886 : « Tristan et Parsifal ».

l'histoire du Bouddhisme). Enfin, il avait pensé, dès 1849, à un *Jésus de Nazareth* où Marie-Madeleine, repentante et prosternée, lavait humblement les pieds du Sauveur.

Seulement où trouver le repos ? écrivait-il, dans une lettre désolée datée de Mornex, en cet été 1856, « une petite maison avec un jardin, loin de toute rumeur et surtout de tout piano » !

L'année suivante, la retraite idéale s'offrait à lui. Les Wesendonck faisaient construire, pour l'ami, un chalet dans leur propriété, sur la Colline Verte, près de Zurich. Ce fut pour Wagner son cher « Asyle », d'où il devait s'enfuir déjà dix-huit mois plus tard, courbé sous la tempête d'un drame de passion...

Ce matin-là, du Vendredi Saint, le 10 avril 1857, Richard Wagner, venu voir les travaux de la construction de son chalet, sur la colline, au-dessus du lac, contemplait longuement le tableau étendu à ses pieds.

Une merveilleuse matinée s'était levée sur le lac et les montagnes de Zurich. Du haut de la colline où s'édifiait son Asyle, les regards de Wagner plongeaient, depuis ce belvédère, dans les splendeurs ensoleillées d'une nature printanière. « Tu ne dois pas porter les armes, au jour où le Seigneur mourut sur la croix ! » telle était la voix qu'il entendait au-dedans de lui, pareille à la voix des anges, et qui montait de la grande paix solennelle épandue sur le monde ; une voix qui venait du lointain ; un écho du Graal des jours de son Lohengrin ; un souvenir longtemps endormi, du temps où, dans la forêt de Bohême, il avait lu la légende de Parzival... Devant ses yeux flottait la pâle image du Crucifié. Critique, philosophie, mépris du monde qu'enseigne l'histoire, toutes les armes de la raison, il les mit silencieusement de côté, et lui, le poète de Wotan, le chantre de Siegfried, le penseur du Bouddha, il passa lui-même par l'expérience sacrée, il ressentit l'impression créatrice et féconde du divin mystère du Vendredi-Saint, il conçut la première esquisse du drame de Parsifal (1).

Dès lors, on peut marquer les étapes de l'œuvre qui se crée.

En janvier 1865, devant un élève de Hans de Bulow, Wa-

(1) Hans de Wolzogen, dans les *Bayreuther Blätter*, 1885. — « Du drame seulement ! » remarque avec justesse Glasenapp (*Das Leben Richard Wagner's*), car le thème musical fameux connu sous le nom du « Charme du Vendredi-Saint » ne fut composé que vingt ans plus tard.

gner parle, pour la première fois, de la conception de son poème de *Parzifal*, car il en est toujours au héros de Wolfram, et du personnage de Kundry : « Il n'y aura qu'un seul grand rôle de femme, dit-il ; une femme qui possède les deux natures de la femme, en elle... » Il ne sait pas encore comment il « pourra réaliser cela... » Tout à coup, en août 1865, il achève, en quelques jours, une esquisse très détaillée, douze pages in-quarto, du poème de Parzival, dont le roi Louis II de Bavière lui demandait des nouvelles ; ce roi, auquel on a donné, parmi quelques très intimes, ce surnom même de Parzifal (1) !

Cette première ébauche fut envoyée à l'ami royal, alors au château de Hohenschwangau. La réponse vint, au bout de quelques jours :

« Il faut toujours que je pense à *Parzival*. Je brûle de désir après cette œuvre. *Tristan* est créé. Les *Nibelungen* verront le jour. *Parzival* doit être ! Et quand il devrait m'en coûter la vie ! »

Le 5 janvier 1870, on trouve dans une lettre de R. Wagner à Otto Wesendonck :

Je dois nourrir l'espoir d'arriver à un âge avancé, car la tâche de ma vie s'est augmentée à l'infini. Le Crépuscule des Dieux est commencé. Encore un peu de paix et de recueillement et Parzival suivra...

Le 15 octobre 1872, Liszt vient pour la première fois à Bayreuth, où Wagner s'installait alors, et faisait construire sa villa de Wahnfried. Il écrit, entre autres détails de son séjour, à la princesse Caroline de Wittgenstein :

L'esquisse de Parzival, que Wagner m'a lue dernièrement, est toute remplie et pénétrée de la plus pure essence du christianisme...

Quatre ans se passent à préparer les premières « solennités scéniques » de Bayreuth. Ces premières représentations de 1876 sont la révélation de la Tétralogie, et la consécration du temple de l'art, élevé en haut de la colline désormais à jamais fameuse. Mais les soins matériels écrasent le maître. Le défi-

(1) Lettre de Wagner à son grand interprète Schnorr de Carolsfeld, le jour de la deuxième représentation de *Tristan*, 13 juin 1865.

cit paraît impossible à combler. Physiquement et moralement, Richard Wagner est épuisé.

C'est alors que, dans cet abandon de tous, il se réfugie loin de la vie et du monde, dans le sanctuaire intérieur où veille la flamme immortelle du génie. Et l'inspiration vient le visiter. Un jour, soudain, le 25 janvier 1877, à la grande surprise et grande joie de sa femme, il lui dit : « Je commence *Parzival* et je ne lâche pas qu'il ne soit fini. »

Dès lors, Wagner est tout entier dans le feu de la composition. Il travaille le matin, suivant son habitude, comme poursuivant le rêve intérieur de la nuit. Il compose même en s'habillant, s'interrompant aussi parfois, au milieu du repas, pour noter quelques traits au crayon. En six semaines il a terminé son esquisse définitive en prose. En avril et mai, le poème de *Parsifal* (1), cette fois, s'achève.

Il est tout différent de la première esquisse de 1865. Désormais la poursuite de cette arme, enlevée par Klingsor et reconquise par Parsifal, prend toute son importance comme moment du drame et comme symbole. Wagner, à côté de l'influence bouddhique, s'inspire aussi d'une antique légende grecque, le mythe de Thelephus, où un guerrier blessé prend la mer pour se rendre au pays de l'ennemi afin d'être guéri par l'attouchement de la lance d'Achille.

Le maître emprunte aussi à une légende indoue le trait de l'épée qui s'arrête net, en l'air, au-dessus de la tête du héros et du pur. Déjà en 1859, Wagner écrivait à Mathilde Wesendonck combien la légende du Graal, dans le poète Wolfram, lui avait paru grossière. Depuis, elle s'est transformée lentement dans son esprit, et finalement Wagner y a mis peu à peu cette idée de la régénération, de la rédemption, à laquelle il tenait tant, surtout vers la fin de sa vie. Il nous donne l'exemple de *Parsifal*, le « pur simple » (*der reine Tor*), qui sait comprendre et accomplir la loi de renoncement et d'amour afin de nous montrer la route à suivre pour tout homme qui aspire au bien, au salut pour soi et les autres.

(1) D'après Görres, Introduction à son édition de Lohengrin, soi-disant de l'arabe *parseh-fal*. Quoique l'hypothèse soit fausse, Kundry, au 2^e acte, précise nettement la signification de ce nom selon Wagner : « *Dich nannt ich tor'ger Reiner Fal-Parsi, dich reinen Tor, Parsifal*. Cf. Wolzogen, *le Nom de Parsifal* (Wagneriana, Leipzig, 1888).

Quelque temps après, Liszt, de nouveau en visite à Bayreuth, écrit encore à la Princesse :

Vous ai-je parlé du Parsifal de Wagner ? Dans les salons on en jase déjà beaucoup. La princesse de Metternich exigeait presque que je lui en jouasse, à Vienne, les sublimes mélodies non écrites ! Le fait est qu'il n'a pas encore terminé le poème, dont il m'a lu le premier acte le 2 avril (1877).

Le 14 avril, Wagner finissait d'écrire au crayon le premier brouillon de son poème. Venu à Londres pour des concerts, il le lisait pour la première fois, dans un cercle intime, chez Edouard Dannreuther.

En septembre de la même année, il le lit pour la première et l'unique fois devant un public d'invités, à Wahnfried, lors de la réunion des délégués des Comités wagnériens, venus à Bayreuth. Un assistant a relaté l'impression profonde produite par la lecture de ce véritable « mystère » religieux, et ajoute ce trait :

... Comme le maître en était arrivé au troisième acte, et juste au moment où le cercueil, avec le cadavre de Titurel, est porté par les chevaliers du Graal dans la salle, le soleil descendait au bord de l'horizon, derrière les arbres du parc. Ses derniers rayons traînèrent à terre ; comme des esprits célestes ils se glissèrent dans la salle pour un dernier salut, et derrière la tête énergique du maître, ils formaient une auréole de gloire...

Désormais, durant toute l'année 1878, Wagner est plongé dans la composition de sa musique de *Parsifal*. Le matin du 25 décembre, il procurait, comme autrefois à Triebtschen, avec l'Idylle de *Siegfried*, une rare surprise à sa femme, en lui faisant entendre, comme aubade, pour la première fois, les immortels accords du *Prélude* avec l'aide de la chapelle de musique du duc de Meiningen (1).

Durant cette création de *Parsifal*, Wagner était vraiment, ainsi que le dit son fidèle et minutieux biographe Glasenapp, comme sur une île isolée, n'ayant plus rien de commun avec le reste du monde. Il avait le sentiment de réaliser un miracle suprême : « *Parsifal*, disait-il un jour, est une pure folie, au milieu des intérêts de notre temps... » Il déclarait qu'il n'avait

(1) On le répéta, le soir, devant une soixantaine d'invités, à la fin d'un concert dirigé par Wagner lui-même.

jamais tenté quelque chose d'aussi fou. Cela devenait toujours plus grand, allait toujours plus loin... Et aussi : « J'écris *Parsifal* pour ma femme. Je ne dirai même plus avec confiance dans l'esprit allemand. » Jamais il n'avait pu créer dans un repos matériel et moral pareil, ni pour *Tristan*, ni surtout pour les *Nibelungen*. Le grand caractère de cette œuvre auguste de *Parsifal*, c'est sa suprême sérénité. « C'est bien, disait-il alors, qu'il m'ait été accordé, une fois, de créer une œuvre dans des circonstances favorables. » Lui, si irritable, si nerveux, si passionné d'habitude, était heureux, apaisé et doux.

Il travaillait le matin, repassant à l'encre, l'après-midi, les notes au crayon de la première inspiration. Il avait presque l'effroi de l'extase mystique où le plongeait la composition de cette musique. « Ce qui me sauve, écrit-il, c'est ce don que j'ai reçu du ciel de pouvoir sauter, instantanément, du plus sérieux de la pensée dans la plaisanterie qui détend. Cela me sauve de la chute dans le précipice... » Un jour, il déclare que « M^{lle} Condrie » (Kundry) « la laide demoiselle » (dans le sens du poème de Chrétien de Troyes) « lui donne fort à faire ».

Il jouait quelquefois le soir, à sa femme, quelque motif musical spécialement réussi ou important, qu'il avait composé le matin. Dans les premiers jours de janvier 1878, il conçut ces harmonies idéales des voix d'enfants, qui se font entendre du haut de la coupole, sans accompagnement d'instruments, et qui semblent vraiment sortir de la bouche des anges, harmonies toutes baignées de la pureté du style palestrinien, et dont, à propos des accords finals si finement travaillés, il disait alors en riant : « Ça m'a donné de la peine de cuire le pain quotidien ! »

Il vivait tout entier plongé dans sa création, descendant de son cabinet de travail à table pour y remonter aussitôt après. Le soir même, en s'endormant, il cherchait encore. On l'entendit s'écrier très tard, une fois : « As ges f. Voilà ce que ça doit être ! » Il note, le 29 janvier 1878, qu'il a terminé l'esquisse du premier acte. Le mois suivant, il avance à grands pas dans la composition musicale du deuxième acte. Ses intimes, comme Wolzogen, ont raconté la peine qu'il éprouvait à traiter musicalement le personnage de Kundry. Pour la grande scène entre elle et Parsifal, ce dramatique dialogue entre le

bien et le mal, il lui fallait, disait-il : « Descendre dans les plus sombres abîmes du mal. » Il devait parfois attendre l'inspiration. « Tout doit venir du dedans », répétait-il. « Je n'ai jamais pu être fabricant de musique, comme d'autres ! » Parlant du baiser de Kundry à Parsifal le pur, qui révèle à celui-ci, dans l'éclair d'une révélation foudroyante, à la fois le mal moral et physique, et lui permet de comprendre les douleurs d'Amfortas, Wagner disait, des notes qui accompagnaient ce cri : « C'est une minute de déchaînement démoniaque ! »

Le 10 mai, il s'écrie tout joyeux qu'il en a « enfin fini avec cette Kundry » ! « Ce que je m'en suis enfoncé (*eingebrocht*) là-dedans, ça dépasse *Tristan* ! quoiqu'au troisième acte de *Tristan* j'en ai déjà assez donné des douleurs de l'amour ! »

Une cure à Marienbad interrompt, cet été-là, quelques semaines, le travail de composition.

« Le 13 octobre, raconte M^{lle} de Meysenburg, qui était alors l'hôte de Wahnfried, le maître descendit de son cabinet de travail en disant : « C'est fait. J'ai fini mon deuxième acte. Et ça a été dur. Je n'écirai plus jamais quelque chose comme ça ! »

Il se mit avec quelque peine à la composition du troisième acte. L'inclémence du temps lui était pénible. Son état de santé n'était pas satisfaisant. Les crises de crampe à la poitrine, ses vieilles ennemies, le persécutaient. Il devait parfois se lever, scudain, de table, et il revenait, une fois l'accès passé. Il disait à sa femme : « Je te mourrai un jour sous la main ! » Cela devait être...

Cependant il continuait son travail avec acharnement. *Nulla dies sine linea* ! répétait-il.

Il lui arrivait — à lui l'exactitude même ! — de venir en retard à table, ou même de faire retarder le repas de midi. A mesure que l'œuvre miraculeuse avançait, le travail devenait plus lent. Il était content quand il pouvait annoncer, le soir, qu'il « avait composé, pas beaucoup, mais bien... huit mesures seulement ; mais exquis ». Il se sentait une grande aspiration vers la simplicité. « Il se présente quatre ou cinq manières possibles... Je fais une barre ; je m'amuse à des bêtises ; j'attends jusqu'à ce que j'aie trouvé la manière douce qui domine les autres. » Il en était arrivé à ne plus pouvoir avoir devant les yeux des objets fixes, aux lignes arrêtées et rigides. Il déplaçait des livres, dont les rangées immobiles l'im-

portunaient. Il ne pouvait même plus supporter de voir, depuis la fenêtre de son cabinet de travail, les allées de son jardin. C'étaient là des lignes trop marquées, qui l'empêchaient de rassembler, dans son esprit, les motifs musicaux.

Durant tout cet hiver de 1878-79, il travaille au troisième acte. Il suit mot à mot le texte de son poème ; très fier de n'avoir rien à devoir y changer ou y ajouter. C'est durant ces journées maussades de la fin de l'hiver qu'il achève les harmonies suprêmes de « l'enchantement du Vendredi-Saint »...

Le 26 avril 1879, il descend à table en annonçant : « Enfants ! *Parsifal* est terminé ! Ce sera ma dernière œuvre. »

Il devait encore attendre trois ans avant d'en voir la représentation. A l'automne de 1880, il traversait Munich. Le roi Louis II mettait à sa disposition, pour deux mois, chaque année, en été, l'orchestre et les chœurs de l'Opéra. Ce geste royal assurait la représentation de *Parsifal* à Bayreuth.

L'orchestration de l'ouvrage fut encore un dur travail. Ceux qui ont eu en main une partition originale de Wagner savent la netteté parfaite, l'écriture impeccable et définitive de la rédaction. Durant ce travail, il voulut se tenir à « des lignes aussi simples que possible ». Il voulait que son *Parsifal* fût « tout pénétré de simplicité évangélique ». De son héros lui-même, il disait : « Tout, chez lui, doit être direct, immédiat. » Il eût pu dicter son orchestration, déclarait-il, tout étant « à tel point fixé dans son cerveau ». Le compositeur Humperdinck, qui l'assistait alors, a raconté comment : « Tout était indiqué déjà en raccourci dans son carnet d'esquisses, véritable partition en miniature (1). »

Le 25 avril 1881, il a terminé l'orchestration du premier acte. Le 19 octobre il a fini le deuxième acte de ce travail qu'il appelle sa « peau de chagrin » à rebours, qui s'allonge toujours devant lui. « Encore tant et tant de pages ! » C'est l'exclamation qui revient à chaque instant sur ses lèvres. Il travaille au troisième acte dans l'hiver de 1881-82, à Palerme. A Rubinstein, auquel il montre un jour la page écrite le matin, il raconte : « Pour l'entrée de Parsifal, j'ai les cors et les trompettes. Mais les cors seuls sont trop mous, trop peu solennels ; les trompettes seules, trop de bruit et de ferblante-

(1) E. Humperdinck, *les Esquisses de Parsifal*, souvenirs personnels sur Wagner, dans *la Zeit* de Vienne, 1907.

rie... Il faut trouver... Et puis, *Parsifal* au piano [comme la réduction que lui demandait Rubinstein] cela ne donne rien. L'instrumentation est décisive (1). »

Il s'inquiète aussi de la longueur du travail. Il a peur de mourir avant d'en voir la fin. « Il est vrai, ajoute-t-il, que j'ai toujours eu cette crainte à chaque ouvrage. »

« Le 13 janvier 1882, raconte le fidèle Joukowsky, à mon jour de naissance qu'on fêtait, à la fin du dîner, Wagner se lève, va à son cabinet de travail et revient avec une partition à la main : « J'ai fini mon *Parsifal* pour votre fête ! »

Le 2 juillet commencèrent les répétitions à Bayreuth. Elles ne durèrent que trois semaines; une semaine pour chaque acte, et chaque samedi répétition d'ensemble en costumes, avec l'orchestre au complet, de cent sept exécutants.

Le 26 juillet 1882, le rideau du théâtre de Bayreuth s'écarta pour la première fois sur le « mystère » du *Parsifal* de Richard Wagner.

E. DE MORSIER.

(1) Glasenapp, *op. cit.*, vi, 538.